Zeitschrift: Revue Militaire Suisse

Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse

Band: 30 (1885)

Heft: 6

Artikel: Rapport du lieutenant-général Komaroff, chef du pays transcaspien, au commandant des troupes du rayon militaire du Caucase, sur l'affaire de Pendjeh

Autor: Komaroff

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-336535

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

au tir à mitraille, produit des effets désastreux au milieu des Chinois fortement poussés par nos troupes ; enfin, à cinq heures les Chinois sont en déroute complète et reconduits par notre artillerie, qui malheureusement ne peut tirer qu'à des intervalles de plus en plus éloignés, faute de munitions.

C'est à ce moment que le lieutenant-colonel Herbinger jugea prudent de battre en retraite. La conduite du colonel doit-elle être expliquée par le manque de munitions ? Les opinions sont très diverses. Les uns disent que les munitions et les vivres étaient suffisants pour résister cinq jours aux Chinois, les autres disent quinze. On fera la lumière sur ce point important.

Ajoutons que le général de Négrier ne fut pour rien dans la décision du colonel Herbinger. « Le général de Négrier, dit le correspondant, avait quitté Lang-Son une heure auparavant avec un convoi de blessés. »

Rapport du lieutenant-général Komaroff, chef du pays transcaspien, au commandant des troupes du rayon militaire du Caucase, sur l'affaire de Pendjeh [1].

Tach-Képri, le 30 mars.

Le 6 mars les troupes du détachement du Murgab ayant été rassemblées à Imam-Baba, j'en pris le commandement.

Le 7 et le 8 mars je fis passer le détachement à Aïmak-Djar avec les approvisionnements nécessaires ; on y installa des fours pour cuire le pain. A Imam-Baba j'avais laissé 25 hommes. Le 9 mars deux officiers de l'état-major furent envoyés de Aïmak-Djar pour reconnaître la disposition des troupes afghanes. Ils étaient accompagnés de quatre Cosaques ; ils s'avancèrent jusqu'à notre poste de miliciens à Kisil-li-Tépé, environ à deux kilomètres du camp des Afghans, dont ils observèrent les dispositions et firent leur rapport sur ce qu'ils avaient remarqué. Ce rapport confirmait les informations qu'on avait déjà reçues du chef du poste et des éclaireurs et disait que les troupes afghanes dépassaient trois mille hommes, que leur position était bonne, mais que le flanc gauche était un peu faible. Le 10 mars, sur la rive droite du Kuchk, près de Tach-Képri, on n'avait vu que des postes d'observation de quelques cavaliers et une cinquantaine de piétons qui creusaient des tranchées. Le 12 mars le détachement passa la nuit à Ourouch-Douchan, qu'il quitta le lendemain pour bivouaquer deux kilomètres en arrière de notre poste de Kisil-li-Tépé, c'est-à-dire à quatre ou cinq kilomètres du camp afghan. Je choisis cet endroit pour ne pas alarmer inutilement

[1] Traduit du *Messager du Gouvernement* (Journal officiel russe).

les Afghans et dans l'espoir d'exécuter l'ordre que j'avais reçu d'occuper paisiblement Tach-Képri, laissant les Afghans tranquilles dans leur camp, sur la rive droite du Kuchk.

Dès l'apparition des troupes russes dans la vallée au nord de Tach-Képri, les Afghans envoyèrent sur la rive gauche du Kuchk un fort détachement de cavalerie suivi de quelque infanterie et de deux canons. Je fus obligé dès lors de prendre les mesures nécessaires pour la sécurité de notre bivouac. Je fis garder tous les jours, jusqu'au 18 mars, nos avant-postes par un peloton de soldats et des Cosaques; mais durant tout ce temps aucun de nos postes ne dépassa le point occupé par nos miliciens depuis le 5 avril, c'est-à-dire en avant de Kisil-li-Tépé.

Le 14 mars, matin, on avait reçu une lettre du capitaine Yate, envoyé à Pendjeh par le général Lumsden, chef de la commission anglaise de délimitation des frontières. Dans cette lettre, adressée au commandant des troupes russes, le capitaine Yate disait que Naïb-Salar, le chef des troupes afghanes, lui avait fait part du désir qu'avait un des officiers supérieurs russes d'avoir une entrevue avec lui et que cette entrevue était indispensable pour régler nos positions respectives. D'après mon ordre le lieutenant-colonel de l'état-major Zakrgewsky, répondit qu'aucun des officiers russes n'avait demandé aucune entrevue ; mais que, si on le désirait, il se rendrait à cinq heures de l'après-midi à la rencontre de ces messieurs.

L'entrevue eut lieu à l'heure indiquée. Du côté des Anglais vinrent le capitaine Yate, le capitaine Lisset, le docteur Owen et deux Indiens. Après les présentations et les salutations d'usage, le lieutenant-colonel Zakrgewsky offrit une collation aux Anglais et expliqua qu'aucun des officiers russes n'avait demandé une entrevue, que probablement ces messieurs s'étaient trompés ou qu'il y avait eu un malentendu. Les Anglais répondirent que s'il y avait eu un malentendu ils ne le regrettaient pas, puisque cela leur avait procuré l'occasion de faire de si agréables connaissances ; ils ajoutèrent que, vu l'accord qui régnait entre les gouvernements de Russie et d'Angleterre, ils avouaient en toute franchise l'embarras de leur position, car ils avaient une tâche difficile à accomplir : maintenir le *statu quo* dans la population sarikque de Pendjeh et que cette tâche devenait de moment en moment plus difficile, surtout devant la possibilité d'une collision entre les Afghans et les Russes. Ils demandèrent avec insistance l'explication des derniers événements et quelles étaient nos intentions. Zakrgewsky répondit qu'il n'avait reçu de ses supérieurs aucune instruction à cet égard et que leurs intentions ne lui étaient pas connues, mais que, si ces messieurs le désiraient, il était prêt à dire son opinion personnelle sur les sujets qui pouvaient les intéresser et il ajouta que ce qui se passait dans le moment même pouvait leur donner la meilleure preuve que les

Russes n'avaient aucune intention d'attaquer les Afghans, cela était évident; car s'ils avaient eu cette intention, rien ne les aurait empêchés de disperser les Afghans dès le premier quart-d'heure de leur arrivée à l'endroit où ils bivouaquaient; toutefois il ne pouvait passer sous silence que les Afghans, sans aucune raison, commençaient à avancer leurs avant-postes sur leur front et leurs flancs et à creuser des fortifications. Les Anglais répondirent qu'ils n'avaient aucun doute sur la fin possible d'une collision et répétèrent que leur position était très difficile et qu'ils seraient bien obligés qu'on veuille les prévenir si des complications venaient à surgir. La réponse fut de satisfaire leurs désirs et de les tenir au fait des événements autant que le permettraient les devoirs d'un officier russe.

Le lendemain, 15 mars, le capitaine Yate envoya une seconde lettre adressée au lieutenant-colonel Zakrgewsky avec une copie de la dépêche télégraphique de lord Grandville au général Lumsden. Cette dépêche instruisait le général de l'accord survenu entre les cabinets anglais et russe. Zakrgewsky répondit, d'après mes instructions, que nous ne projetions aucun mouvement offensif contre les Afghans, mais justement pour prévenir une collision, il était indispensable de reculer les avant-postes afghans qu'on avait tant avancés ces derniers jours. A cette lettre, le capitaine Yate répondit par la demande d'une seconde entrevue pour régler cette question des avant-postes. Je dis au lieutenant-colonel Zakrgewsky de répondre qu'il se trouverait au rendez-vous à l'heure indiquée. Il était vraiment urgent de régler cette affaire.

Depuis le jour de l'arrivée de notre détachement du Murgab à Kisil-li-Tépé, les Afghans avaient commencé à avancer leurs avant-postes sur la rive gauche du Kuchk en face et sur les flancs du bivouac russe, ils avançaient des masses de cavalerie et s'efforçaient d'élever le plus de fortifications possible surtout sur la rive gauche du Kuchk. Cela m'obligea de mon côté à faire des reconnaissances; le 14 j'envoyais sur la rive droite du Murgab le capitaine d'état-major Prossaloff, avec cinq djiguits, et le 15 le même officier avec un renfort d'un peloton de tireurs; et sur la rive gauche du Kuchk dans la direction de Kola-i-Mor 100 Turkmens de la milice de Merv. Voyant cela, les Afghans envoyèrent deux pelotons pour renforcer leur poste du Murgab composé de 50 hommes; ils s'approchèrent à 800 pas de notre peloton exigeant sa retraite immédiate et s'emparèrent d'un ouriadnik qui servait d'interprète qu'ils ne laissèrent partir qu'après l'avoir insulté et retenu près d'une heure, lui enjoignant de dire qu'ils étaient prêts à recevoir les Russes les armes à la main. Quand je fus informé de ce qui se passait sur la rive droite du Murgab j'envoyai à l'officier qui commandait la reconnaissance deux billets successifs avec l'ordre catégorique de revenir au bivouac; dans le premier billet j'ajoutais que je ne désirais avoir aucun poste permanent

sur la rive droite du Murgab; ce billet fut intercepté par les Afghans et n'a pas été rendu jusqu'à ce jour; le djiguit qui en était chargé fut retenu pendant toute la nuit dans le camp afghan. Le peloton revint au bivouac le jour même avant le soir conformément à l'ordre que j'avais donné à tout le monde d'éviter tout engagement avec les Afghans, et même si ceux-ci ouvraient le feu de ne riposter sous aucun prétexte sans mon autorisation.

La milice de Merv, confiée au commandement du lieutenant-colonel Alihanoff, pour faire une reconnaissance du flanc gauche de l'armée afghane, fut suivie de plusieurs sotnias de cavalerie ennemie sous le commandement de Djarneil-Hoss-Eddin-Khan. De ce côté la rencontre se passa bien; le lieutenant-colonel Alihanoff eut un entretien amical avec Djarneil et marcha à son côté presque jusqu'à Tach-Képri, mais là Djarneil pria Alihanoff de s'éloigner, sans quoi il serait obligé de recourir aux armes.

La position des petits postes était la plus difficile; les Afghans, profitant de leur nombreuse cavalerie, augmentaient toujours le nombre de leurs avant-postes et en allongeaient la ligne, de manière que le 16 ils entourèrent sur les deux flancs, non seulement la ligne de nos avant-postes, mais le bivouac lui-même. L'impertinence et les bravades des Afghans grandissaient tous les jours, ils ne laissaient passer aucune occasion pour nous faire parvenir des messages provoquants : « partez d'ici, nous ne sommes pas des Merviens ni des Turkmens, nous sommes Afghans; nous avons battu les Anglais plus d'une fois et nous vous battrons aussi, si vous ne vous retirez pas. »

Le 16 une troupe d'Afghans, sûre de son impunité, s'approcha d'un petit bac sur le Murgab que j'avais fait arranger au moyen d'un radeau et de deux canots du pays, à quelques dizaines de pas de notre bivouac. On leur demanda ce qu'ils voulaient et on les engagea à partir. Ils répondirent qu'ils voulaient seulement voir comment nous traversions la rivière, puis ils s'éloignèrent de quelques pas et ne disparurent que plusieurs heures plus tard après plusieurs sommations de s'éloigner.

Voyant que l'esprit agressif des Afghans augmentait de jour en jour et que si cela continuait ainsi je serais bientôt attaqué moi-même, (prévisions dont j'eus plus tard des raisons d'apprécier la justesse), remarquant l'état d'excitation de tout le détachement et l'atteinte que tout cela portait au prestige du nom russe parmi les Khans turkmens qui m'entouraient, dignitaires et miliciens, je jugeai que cet état de choses ne devait plus se prolonger et je résolus de prendre des mesures extrêmes. Le 17 au matin j'envoyai le sotnik Kobzeff à la tête d'un détachement porter un message à Naïb-Salar-Timour-Chab, commandant en chef des troupes afghanes, avec l'exigence formelle de retirer dans le courant de la journée tous les postes afghans de la rive gauche du Kuchk et de la rive droite du Murgab

jusqu'à l'endroit où cette rivière se jette dans le Kuchk. La seule réponse que je reçus fut l'augmentation des troupes sur la rive gauche du Kuchk et une grande hâte dans les travaux de fortifications. Je ne perdis pourtant pas tout espoir de conciliation et j'ordonnai au lieutenant-colonel Zakrgewski de se rendre à l'heure indiquée au rendez-vous convenu avec les Anglais, tout en répétant à cet officier que ma résolution d'exiger que tous les postes afghans jusqu'au dernier soient retirés de la rive gauche du Kuchk était immuable.

Zakrgewsky exprimant son consentement à l'entrevue demandée, ajouta par mon ordre, dans sa lettre, que son opinion était qu'il serait opportun d'inviter un des commandants afghans à prendre part à l'entrevue. Arrivé à l'heure indiquée au rendez-vous, Zakrgewsky demanda au capitaine Yate si Naïb-Salar lui avait parlé de mon message et ayant reçu une réponse affirmative il demanda encore si eux, les Anglais, avaient fait part aux Afghans de sa demande d'inviter un des commandants afghans à prendre part à l'entrevue actuelle. Le capitaine Yate répondit qu'il s'était empressé de transmettre son message à Naïb-Salar et que celui-ci avait déclaré qu'il était impossible à personne des commandants afghans de quitter son poste en ce moment. Le lieut.-colonel Zakrgewsky ayant parlé de l'avancement provoquant des avant-postes afghans, le capitaine Yate dit qu'on pouvait changer la disposition de quelques-uns des avant-postes, mais que leur retrait complet derrière le Kuchk équivaudrait à un abandon de la position que les Afghans, conformément à l'entente des cabinets intéressés, avaient le droit d'occuper librement ; il pria alors Zakrgewsky de répondre à la question suivante : quelle ligne les postes afghans occupaient-ils le jour de l'entente, c'est-à-dire le 5-17 mars ? Notre officier répondit qu'il convenait que des postes afghans étaient établis ce jour sur la rive gauche du Kuchk, mais que ces postes n'étaient composés que de quelques hommes, que les éclaireurs russes s'étaient aussi avancés jusqu'au Kuchk et jusqu'au pont de Tach-Képri, que maintenant que les forces russes étaient sur le bord du Kuchk, ils ne quitteraient pas la rive gauche qu'ils ont le droit d'occuper conformément à l'entente des cabinets dont parle la dépêche de lord Granville dont nous avions reçu la copie ; tandis que l'extension des avant-postes afghans était tout à fait contraire à cette même dépêche. Alors les Anglais demandèrent qu'on leur indiquât la ligne précise que les Russes prétendaient occuper sur la rive gauche du Kuchk ; Zakrgewsky répondit qu'il n'avait point d'instructions pour répondre à cette question, mais que le général Komaroff exigeait l'évacuation des points de la rive gauche du Kuchk qui se trouvent précisément vis-à-vis des avant-postes russes seulement à Tach-Képri, surtout dans le but d'éviter un conflit, car le fleuve formerait une barrière naturelle entre les deux positions ; mais qu'en exigeant cela il n'avait aucunement l'in-

tention d'anticiper sur les arrangements qui pourraient être pris postérieurement par la commission de délimitation.

Ayant reçu le rapport du lieutenant-colonel Zakrgewsky sur le résultat de l'entrevue et voyant que ni les pourparlers ni les sommations catégoriques n'avaient abouti, je vis qu'il était indispensable d'agir immédiatement. Donc le même jour, 17 mars, à 8 heures du soir, je convoquai les commandants des différentes parties du détachement, je les mis au fait de l'affaire et j'émis les ordres nécessaires dans un ordre du jour aux troupes. Ce ne fut qu'après dix heures du soir que je reçus la réponse de Naïb-Salar à ma sommation. Il me faisait savoir qu'ayant reçu l'ordre de Naïb-Ul-Gukumé de Hérat de prendre l'avis du capitaine Yate pour toutes les questions ayant rapport aux frontières, il avait exécuté cet ordre et, qu'avant tout, son devoir était de se conformer aux instructions de son émir. Désirant faire une dernière tentative pour terminer l'affaire sans en venir aux mains, j'écrivis à Naïb-Salar une lettre amicale demi-officielle lui disant que je ne pouvais retirer ma sommation, mais que la responsabilité des conséquences que pourrait avoir un combat, amené par de mauvais conseils, retomberait sur lui, car de mon côté j'avais fait tous mes efforts pour conserver des relations amicales. Le lendemain 18 mars, à 4 heures du matin, conformément aux ordres donnés la veille, les troupes quittèrent le bivouac, ne laissant que des sentinelles et quelques hommes qui ne prenaient pas part au combat, en tout une cinquantaine.

La colonne de droite, composée du 3e bataillon de ligne du Turkestan et de la demi-batterie de la 6e batterie de montagne de la 21e brigade d'artillerie de Son Altesse Impériale la grande-duchesse Olga Feodorowna (4 pièces), sous les ordres du commandant du dit bataillon, le lieutenant-colonel Kasantzeff, se dirigea, conformément au plan de bataille, sur les collines sablonneuses pour déboucher en même temps sur le flanc et les derrières de la partie la plus avancée de la position ennemie. La cavalerie, composée de la 1re, 2e et 3e sotnias du 1er régiment de cavalerie du Caucase, des Cosaques de l'armée du Kouban et d'une sotnia de la milice temporaire turkmène, accompagnée des khans turkmens, des principaux notables et leurs suites, et de 7 cavaliers akal-tekins qui composaient mon escorte personnelle, fut confiée au commandement du lieutenant-colonel Alihanoff, chef du rayon de Merv. Cette colonne prit sa direction plus à gauche qu'il n'était ordonné, ce qui fit qu'elle se trouva, au début du combat, au centre, position que je ne fis pas changer car, quand le combat fut engagé, je vis que ce changement ne nous était pas préjudiciable à cause de la disposition du terrain. La colonne de gauche, composée de la 2e et 3e compagnie du 3e bataillon des tireurs transcaspiens et des mêmes compagnies du 6e bataillon des tireurs transcaspiens, sous les ordres du commandant du 3e bataillon

de tireurs transcaspiens, le lieutenant-colonel Nikchitch, se mit en marche aussi à 4 h. du matin et fit halte, comme il était ordonné, derrière le mont de Kisi-li-Tépé.

Les Afghans étaient disposés de la manière suivante : le mont nommé Tach-Képri sur la rive gauche du Kuchk était le point le plus avancé de toute la position ; sur ce mont la cavalerie afghane, forte de 1200 chevaux et flanquée d'une compagnie d'infanterie, nous attendait toute prête ; il y avait aussi 4 canons protégés par des ouvrages en terre; plus en arrière à droite, toujours sur la même rive, étaient rangées plusieurs compagnies d'infanterie régulière et trois pièces d'artillerie couvertes par des ouvrages en terre avec des embrasures pour les fusils et les canons. Les autres forces afghanes étaient massées en avant de leur camp sur la rive droite du Kuchk. La rive droite du Murgab fut occupée par 200 Afghans pendant toute la durée du combat. Les forces afghanes se montaient, en tout, à ce qu'on put calculer après le combat, à 4000 hommes à peu près et 8 canons. Les prisonniers racontèrent qu'à côté de cela Elautach-Khan de Djemchich protégeait avec une partie de la cavalerie les derrières du camp contre une attaque probable des Sariks.

Comme il a été dit plus haut, notre cavalerie avait pris un chemin plus direct qu'il n'avait été ordonné ; cela fit qu'elle dépassa les Turkestaniens et arriva sur le mont de Tach-Képri à 6 heures. Elle fit halte à 500 pas des Afghans, forma ses rangs et attendit les Turkestaniens qui étaient en arrière d'un kilomètre. Je donnai l'ordre à la demi-batterie de montagne de la rejoindre et j'envoyai au bataillon transcaspien de Tisil-li-Tépé l'ordre d'avancer pour soutenir la cavalerie ; le commandant du bataillon avait déjà prévenu cet ordre et avançait son bataillon par compagnies les rangs formés.

Jusqu'alors on n'avait pas tiré un seul coup de feu, les avant-postes des deux côtés avaient été retirés au petit jour et avaient regagné leurs places respectives. Notre flanc droit était surveillé par une troupe de djiguits et celui de gauche par un piquet de trois Cosaques à Jarim-Tépé. Un peu avant 6 heures, les Turkestaniens étant arrivés, je fis placer la batterie à côté d'eux. En ce moment apparut Naïb-Salar lui-même ; il s'approcha de la cavalerie massée en avant et salua ses hommes par les paroles suivantes : « Efforcez-vous dans la gloire de Dieu. » Les Afghans répondirent par un cri trois fois répété invoquant Allah et promettant de combattre au nom de Dieu. Le lieutenant-colonel Alihanoff, croyant qu'une attaque immédiate allait suivre ces cris, fit mettre pied à terre à ses trois sotnias de Cosaques ainsi qu'à une vingtaine de djiguits qui avaient des fusils. Les Afghans avaient visiblement de la peine à se décider et j'avais expressément défendu aux nôtres de commencer le feu. Ce ne fut que plusieurs minutes après le passage de Naïb-Salar que des coups de feu afghans retentirent. Quand on annonça au colonel Alihanoff

qu'un cheval cosaque avait été blessé, il ordonna aux trois sotnias qui avaient mis pied à terre de faire une décharge, puis il régla le feu par un nombre de cartouches déterminé pour un temps donné. Les Afghans ripostèrent sur toute la ligne avec fusils et canons; l'infanterie se mit à l'abri des tranchées, la cavalerie recula et se prépara visiblement pour l'attaque; un parti, fort de 300 chevaux, descendit le mont et arriva au galop sur les derrières de notre cavalerie. Alihanoff dirigea contre celui-ci une sotnia de miliciens de Merv et ordonna aux Konovodes de tirer sans mettre pied à terre. Pendant ce temps le lieutenant-colonel Nikchitch, cessant de riposter au feu dirigé sur sa colonne du centre ennemi, faisait trois décharges successives sur le gros de la cavalerie afghane. Je donnai alors l'ordre aux deux compagnies des Turkestaniens d'ouvrir le feu sur cette même cavalerie. Les Afghans ne purent supporter un pareil feu, ils se débandèrent et se sauvèrent vers le fleuve Kutchk, dégringolant en bas du talus et se pressant en masse vers le gué, tâchant de traverser le fleuve. Ici ils perdirent beaucoup de monde, car un feu bien nourri et à courte distance les poursuivit incessamment.

Les djiguits, envoyés par Alihanoff contre les Afghans qui avaient voulu nous attaquer par derrière, hésitèrent au premier moment; le lieutenant Baba-Hanoff, à la tête de quelques braves seulement, s'élança au milieu des Afghans au premier ordre; voyant cela, Alihanoff arriva au galop et cria aux djiguits: Que pas un Afghan n'échappe ou faites-vous tuer tous. Ces paroles produisirent leur effet et toute la sotnia s'élança le sabre au poing.

Pendant ce temps, les Turkestaniens, pour soutenir plus énergiquement les Konovodes, allongèrent leur flanc gauche et le reste des Afghans se mit en fuite vers le Kuchk, abandonnant le mont de Tach-Képri couvert de morts et laissant entre nos mains 4 canons et deux drapeaux. Alors le lieutenant-colonel Nikchitch donna l'ordre d'attaquer les tranchées de ce côté du fleuve; l'ennemi ne put soutenir le choc de nos bayonnettes et se sauva sur la rive droite, abandonnant 3 canons et 1 drapeau, et laissant la tranchée couverte de morts.

Les Afghans firent une dernière et faible tentative de nous tenir tête. Ils continuèrent leur feu depuis Ach-Tépé auquel répondait notre demi-batterie et reformant leurs rangs en avant et sur la droite de leur camp, sur la rive droite du Kuchk, ils essayèrent de soutenir le feu; mais la fusillade meurtrière des Turkestaniens et la prompte marche en avant de toutes nos forces qui avaient traversé le Kuchk, leur fit perdre tout espoir de pouvoir continuer le combat; tout se mit à fuir dans un désordre complet. Je défendis de poursuivre les fuyards, voulant prouver que mon seul but était l'évacuation de la rive gauche du Kuchk. Pour la même raison je pris des mesures pour empêcher non seulement tout mouvement en avant du côté de

Pendjeh, je ne passai même pas la nuit dans le camp afghan, et quelques heures après la fin du combat je fis passer les troupes sur la rive gauche du Kuchk où elles bivouaquèrent. Je ne laissai qu'un piquet de quelques hommes à Ach-Tépé pour sauvegarder le détachement de toute surprise possible. Cette mesure était d'autant plus nécessaire que plusieurs soldats afghans s'étant cachés dans des trous, sous des tentes et sous les arcades du pont, tiraient sur les nôtres et refusaient absolument de se rendre.

La victoire était complète, toute la position des Afghans, qui s'étendait sur plusieurs kilomètres carrés, leurs retranchements et leur batterie étaient couverts de morts, beaucoup de cadavres furent emportés par le rapide courant du Kuchk. D'après mon calcul, les Afghans ont perdu plus de cinq cents hommes ; j'ai entendu dire que Djaneil lui-même évaluait ses pertes à 1000 hommes, la moitié des fuyards étaient blessés, deux des chefs afghans furent tués et Naïb-Salar lui-même blessé, dit-on, par deux balles. Tout le camp afghan reste en notre pouvoir, toute l'artillerie (huit canons) avec les caissons et les munitions, le grand fountchuk de Djaneil, deux drapeaux d'infanterie, des tambours, des trompettes et tous les approvisionnements : farine et orge, une grande quantité de poudre et de plomb et un convoi de chameaux. Dans le camp on trouva dispersés une quantité d'habits, de linge et de menus objets.

Nous n'avons pas fait beaucoup de prisonniers, car on n'avait pas poursuivi les fuyards ; on n'a pris que ceux qui se sont rendus, 17 blessés et 7 non blessés. Un des non blessés était enchaîné par le cou et par les pieds. Les prisonniers donnèrent quelques informations sur leurs chefs, le moment précis où on avait commencé à bâtir des fortifications. Les appréciations sur le rôle qu'avaient joué les Anglais étaient fort différentes, mais tous s'accordaient à dire qu'on avait exigé des Sariks un secours de 1000 tireurs et que le 18, jour du combat, leur avait été assigné comme dernier terme à une réponse décisive.

Je ne puis attribuer une pareille victoire qu'à l'héroïque conduite de tout le détachement. Les chefs de colonnes ont montré un esprit d'à propos parfait, prévenant les ordres nécessaires quand il fallait se soutenir mutuellement pour atteindre un but général ; messieurs les officiers ont tous donné le meilleur exemple de bravoure et de discipline ; les soldats ont obéi au commandement sans hésitation, avec autant de précision et avec plus d'entrain qu'à la manœuvre ; pendant toute la durée du combat pas un ne recula d'une semelle ; les djiguits ont fait tous leurs efforts pour être dignes du nom de soldats de l'Empereur et ils ont conquis par leur sang versé le droit d'être les frères d'armes des troupes régulières.

J'ai fait des arrangements pour envoyer à Askabad les canons pris en attendant d'avoir reçu les ordres de Votre Excellence. Le

lieutenant-colonel Zakrgewsky portera les drapeaux à Votre Excellence. J'ai ordonné que les approvisionnements, sitôt qu'on en aurait pris connaissance, soient gardés comme propriété du gouvernement ainsi qu'une partie du convoi de chameaux, 70 têtes ; le reste sera donné aux Khans et aux miliciens de Merv pour faciliter la fourniture du bois et du fourrage. J'ai ordonné de couler la poudre et le plomb ; le matériel du bivouac afghan est distribué dans le détachement pour usage habituel.

Nos pertes sont, en morts : un officier de milice, Said-Nesar-Jus-Bachi, 7 soldats du bataillon de tireurs transcaspiens et un djiguit de la milice de Merv ; en blessés : le commandant de la 1re sotnia du 1er régiment des cosaques du Caucase, le sotnik Kobzeff et le sous-lieutenant du 6me bataillon des tireurs transcaspiens Kabaloff, 11 soldats du même bataillon, 2 du 3me turkestanien, 1 cosaque et 4 miliciens turkmens ; ont des contusions : un officier d'état-major et deux officiers supérieurs, le commandant du 3me bataillon de tireurs transcaspiens, le lieutenant-colonel Nikchitch, le sous-lieutenant Kosmine du même bataillon et le capitaine Kourotchkine du 6me bataillon des tireurs transcaspiens, 16 soldats et 2 cosaques.

Après le combat, vers le milieu du jour, le capitaine Yate envoya au lieutenant-colonel Zakrgewsky deux lettres l'une après l'autre ; dans la première il informait que le docteur Owen proposait de soigner nos blessés si nous en avions beaucoup ; on la laissa sans réponse. Dans la seconde il disait que les Anglais ne se croyaient pas en sûreté et demandaient la protection russe et une escorte. En réponse à celle-ci j'envoyai le lieutenant-colonel Zakrgewsky avec trois officiers et plusieurs djiguits à Pendjeh pour offrir au capitaine Yate en mon nom la protection demandée. Quand cet officier arriva à l'aoul où demeurait le capitaine Yate, celui-ci était déjà parti pensant que sa lettre n'avait pas été reçue ; il n'avait pas encore eu le temps de s'éloigner et lui et sa troupe étaient en vue ; le lieutenant-colonel Zakrgewsky envoya deux djiguits à sa poursuite pour lui dire qu'il était arrivé pour lui parler et pour lui être utile autant que cela lui serait possible ; les envoyés trouvèrent le capitaine Yate entouré de sa garde de hulans du Bengale et d'une troupe de fuyards afghans à cheval. Les Anglais reçurent le message, mais éludèrent de répondre.

Après le combat j'avais envoyé dans différentes directions des éclaireurs qui revinrent après plusieurs jours et rapportèrent que la masse des fuyards avait pris la direction de Bala-Murgab et quelques-uns seulement celle de Kala-i-Mor, qu'ils fuyaient en grande hâte, évitant les aouls des Sariks. Ils n'avaient fait leur première halte qu'à Bala-Murgab, mais comme les approvisionnements y étaient en très petite quantité, la fuite avait continué par Kala-u-Noü sur Hérat.

Ils racontèrent aussi que Naïb-Salar avait reçu en route une lettre de Naïb-Ul-Gukumé de Hérat qui lui disait de tenir ferme contre les Russes, que des renforts étaient envoyés ; Naïb-Salar poussa quelques exclamations populaires et s'écria : maintenant il n'y a plus besoin de rien, tout est perdu. A propos des Anglais j'appris qu'ils étaient fort mal vus non seulement par les Sariks mais par les Afghans eux-mêmes, que ceux-ci avaient brûlé leurs tentes et que les Sariks, loués pour porter leur bagage, l'avaient emporté dans leurs aouls et se l'étaient approprié.

J'appris aussi que le général Lumsden avec tous les membres de la commission était parti de Gournel pour Kussan.

Le 21 j'envoyai en reconnaissance à Kala-i-Mor le capitaine Prossaloff avec une sotnia de djiguits et le 22 le lieutenant-colonel Alihanoff avec 100 Cosaques au Mérouchak. Ces officiers revinrent après 24 heures et confirmèrent les rapports des éclaireurs ; les endroits qu'ils avaient parcourus étaient évacués par les Afghans et on disait qu'il n'y en avait plus un seul bien loin au-delà. Le lieutenant-colonel Alihanoff qui avait suivi la route qu'avaient prise les fuyards rapporta que cette route était semée de tombes fraîches, évidemment beaucoup de gens avaient péri à la suite de blessures, de faim, de froid, de fatigue et d'autres privations. A Tach-Képri aussi le temps est très peu propice : froid, pluies continuelles et parfois la neige. Nos troupes qui sont bien pourvues ont pourtant encore beaucoup à souffrir ; la position des Afghans manquant de tout doit être extrêmement pénible ; j'ai appris que le jour de leur fuite il faisait grand froid et neigeait très fort à Méruchak et Baba-Murgab.

La population sarik de Pendjeh, dès que le combat fut terminé, s'empressa de témoigner sa sympathie pour les Russes. Dès que les derniers coups de feu eurent cessé, je vis arriver les anciens des aouls voisins pour m'assurer de leur dévouement. A ma première réquisition ils envoyèrent immédiatement cent hommes pour enlever les morts afghans et le lendemain tous les cadavres étaient enterrés, quoique pas aussi soigneusement qu'on aurait pu le désirer.

Le jour après le combat, c'est-à-dire le 19, une députation des notables sariks de Pendjeh se présenta devant moi. Je tâchai de décliner toute assurance catégorique en notre faveur ; mais pour rétablir l'ordre à Pendjeh je leur prescrivis de choisir des chefs et un gouvernement provisoire.

Le même jour arriva comme délégué des Turkmens ersarins leur khan Heldi-Khan, porteur d'une supplique de sa tribu, qui demandait à reconnaître la souveraineté de la Russie. Je répondis à Heldi-Khan que ce n'était pas le moment de penser à cela, mais que je transmettrais la supplique des Ersarins aux autorités supérieures ; quant à eux, ils n'avaient qu'à se tenir tranquilles et cesser leurs alamans.

Le 26 j'envoyais une lettre à Naïb-Salar, où je lui disais que j'avais été forcé de lui faire le mal que j'avais fait, par son refus à ma juste demande ; mais que je n'avais pas du tout été poussé par le désir de commencer les hostilités et que je n'avais aucune haine contre les Afghans.

Le 27 je reçus la nouvelle de l'évacuation complète par les Afghans de Ak-Kabat et Zulficar.

Je pars aujourd'hui pour Sarachs en passant par Kala-i-Mor, Khan-Hus, Adam-Ellen et Pul-u-Hatoum.

Lieutenant-général KOMAROFF.

Acquisition de matériel de guerre en 1886.

Le budget du matériel de guerre du département militaire pour 1886, actuellement soumis aux Chambres donne les chiffres et indications ci-après, utiles à enregistrer :

Habillement : total, fr. 32,000 dont pour approvisionnements de souliers, fr. 21,000.

Ce chiffre est motivé par la nécessité pour la Confédération de faire quelque chose pour la chaussure de l'armée.

En conséquence, le département se propose, à titre d'essai, de faire acheter par ses organes un certain nombre de souliers et de les mettre à la disposition des troupes, au prix de revient, sans aucun supplément pour les frais, le contrôle et le transport. Comme les frais de première installation absorberont une certaine somme, et que, d'autre part, les prix d'achat seront assez élevés pour qu'il soit nécessaire de faire un léger rabais sur le prix de revient, jusqu'au moment où l'on aura trouvé le meilleur mode de procéder à ces acquisitions, il faut prévoir au budget une somme dont le montant ne peut pas être fixé exactement dans le moment actuel. On espère toutefois que la somme de 21,000 fr. environ par an suffira. Quant au capital d'exploitation proprement dit, rien ne s'oppose à ce qu'il soit fourni par la caisse fédérale, à titre d'avances, comme pour la régie fédérale des chevaux, puisque après la vente effectuée le capital rentrera à la caisse fédérale.

Armement et équipement . . . . . total, fr. 1,013,450.

Armes à feu portatives neuves.

8500	fusils à répétition, y compris ceux destinés au remplacement des fusils détruits dans les incendies, à fr. 80.	» 680,000
800	carabines à répétition, à fr. 90	» 72,000